

## L'ASSEMBLÉE LOCALE DANS LA COMMUNION DE L'ÉGLISE UNIVERSELLE

CHACUN des termes énoncés par ce titre offrirait la matière de vastes exposés historiques et théologiques. Mais le thème de cette session indique les limites à l'intérieur desquelles le sujet doit être traité : en quoi la réforme actuelle de la liturgie pose-t-elle à la pastorale un problème des rapports entre communauté locale et communion universelle ? Pour le saisir, nous pouvons évoquer ce qu'était, aux yeux de certains, la situation antérieure.

Longtemps et en beaucoup d'endroits, on n'avait guère mis l'accent sur la participation active des fidèles, mais les célébrations s'accomplissaient à peu près surtout avec une sorte d'uniformité dans laquelle il était facile de voir un signe d'unité. Or l'intention de l'Eglise en concile a été d'intensifier la part prise par les chrétiens aux actes du culte sacré, ce qui introduira nécessairement plus de diversité que l'on n'en avait connu.

La Constitution conciliaire de Vatican II sur la liturgie se prononce en faveur de cette variété, qui rendra sensible le fait que des hommes de peuples, de races, de langues différentes sont tous de l'Eglise et en elle : « L'Eglise... ne désire pas, même dans la liturgie, imposer la formule rigide d'un libellé unique — *rigidam unius tenoris formam*. Bien au contraire, elle cultive les qualités et les dons des divers peuples<sup>1</sup> ... Pourvu que soit sauvegardée l'unité essentielle du rite romain, on admettra des différences légitimes et des adaptations à la diversité

1. Constitution *De Sacra Liturgia*, art. 37, éd. *La Maison-Dieu*, 76 (1963), pp. 70-71.

des assemblées, des régions, des peuples...<sup>2</sup> » Ainsi, même quand des livres liturgiques identiques auront été établis pour l'ensemble du rite latin où pour de grandes unités linguistiques ou territoriales, une diversité, dont on peut prévoir qu'elle sera considérable, subsistera dans les styles de *célébration*. Une messe, une cérémonie de funérailles, une assemblée de prière autour de la parole de Dieu ne ressemblera plus à toutes les autres. Et chaque communauté ne va-t-elle pas se sentir ainsi moins unie à toutes les autres ? Il y a là, certainement, un problème de pastorale. Il y a un risque et un danger, dont il ne faut pas avoir peur, mais qu'il faut, au contraire, affronter, pour le surmonter : il importera, pour ce faire, de nous rappeler, sur les rapports entre communauté et communion, la foi de l'Eglise, telle qu'elle a été formulée dans l'Ecriture sainte, explicitée et vécue dans la tradition, proclamée à nouveau dans la Constitution conciliaire.

On peut résumer cet enseignement dans une formule disant que *la communauté est le sacrement de la communion* : elle en est le signe sensible et efficace, de même que les sacrements accomplissent et contiennent ce qu'ils représentent (*continent quod significant*). Considérons successivement chacun de ces deux aspects : voyons comment la communauté locale, d'une part, *réalise* la communion universelle, et, d'autre part, la *signifie*.

## I

### LA COMMUNAUTÉ RÉALISE LA COMMUNION

Commençons par renouveler notre acte de foi dans la présence du Christ total en chaque présence de son Eglise. Redisons au Père la prière du pape saint Clément :

Que tous les peuples reconnaissent,  
 Que tu es le seul Dieu,  
 Que Jésus-Christ est ton Fils,  
 Que nous sommes ton peuple et les brebis de ton pâturage<sup>3</sup>!

2. *Ibid.*, art. 38, pp. 72-73.

3. *Lettre à l'église de Corinthe*, 59, éd. H. Hemmer, Paris 1926, p. 123.

En vérité, c'est en Jésus-Christ seul que s'accomplit la communion universelle. Mais partout où il est présent, ce mystère est réalisé : en toute assemblée, même si elle ne revêt l'apparence que d'une micro-Eglise, où le prêtre tient la place du Christ, où le peuple *est* le Corps du Christ et *communie* au Christ, c'est l'eucharistie qui, au sens fort, *fait* l'Eglise. Là où se réunit une assemblée locale, là est l'Eglise universelle; sur tout autel où une messe est célébrée, là se fait l'Eglise universelle. Car celle-ci n'est pas la somme des assemblées locales; elle est présente là où des chrétiens s'assemblent dans le Christ. Elle est communion et vie : communion au Christ, vie du Christ répandue en ses membres. De même qu'on ne peut situer la vie d'un corps dans aucune de ses parties, bien qu'elle soit en chacune d'elles, ainsi la vie de l'Eglise, c'est-à-dire, l'Eglise elle-même, n'est ni dans telle ou telle communauté, ni dans l'ensemble de toutes les communautés locales, mais dans chacune d'elles, et pleinement en chacune d'elles. Partout où des chrétiens s'assemblent et communient au Christ, l'Eglise est présente avec la plénitude de la vie du Christ.

\*  
\*\*

Le mystère de l'Eglise universelle n'est réalisé que dans des communautés locales, et par elles : ce sont des médiations par lesquelles la communion devient possible et efficace. La communion universelle n'existe pas en soi, comme une idée abstraite; elle existe dans des communautés locales, comme la communauté locale n'existe que dans et par des personnes, dont elle n'est pas seulement la somme et l'union, mais le lien interne, l'unité. Ainsi chaque célébration liturgique intensifie la vie de l'Eglise universelle, sa communion au Christ, sa participation à sa vie divine, son partage de cette vie. Car chaque célébration commémore efficacement tout le mystère du Christ, et le mystère du Christ total, et elle en vit, comme chaque cellule vit de toute la vie du corps.

Si déjà la philosophie traditionnelle nous enseigne que la condition et le principe de toute universalité est l'esprit, fait par Dieu capable de l'universel, ouvert sur

lui, et le recevant en soi d'une certaine façon, combien plus en sera-t-il ainsi à ce niveau de grâce où le spirituel devient participation à l'Esprit de Dieu, communiqué dans le Christ. La vie selon l'Esprit du Christ, la vie spirituelle, est, de soi, en vertu d'une exigence intrinsèque, une communion universelle. Et plus cette vie dans l'Esprit est intense, plus elle est également universelle. Ceci se vérifie au maximum dans la célébration du mystère liturgique, où la réalité spirituelle, sacramentelle, est présente objectivement et efficacement, surtout s'il y a, de la part de ceux qui sont là — les *circumstantes* —, qui sont aussi co-célébrants (et pas nécessairement « concélébrants »), une participation réelle, effective et intense, ce qui suppose que la célébration objective est adaptée aux présences subjectives. En ce sens, plus une communauté sera conforme aux exigences des personnes qui la constituent et plus le style de sa célébration sera déterminé par leurs présences; en bref, plus elle sera « locale », plus elle sera universelle parce que réalisant plus intensément le spirituel.

Cette actualisation du mystère du salut par le Christ dans l'Eglise est réalisée au plus haut degré dans l'eucharistie, mais aussi, et en référence à l'eucharistie, en toute célébration liturgique, à commencer par les liturgies de la parole : « Lorsque dans la liturgie nous prononçons en prière les paroles sacrées, la réalité du salut qu'elles évoquent devient présente parmi nous... Le salut devient, avec la parole proclamée, une réalité présente... Par la parole de Dieu reçue dans la foi, le fidèle entre en contact avec l'acte sauveur du Christ<sup>4</sup>... » Ces formules, Dom Casel les a justifiées par le témoignage des Pères<sup>5</sup>, et l'un de ses disciples en a donné l'élaboration théologique, montrant ce qu'il y a de commun et ce qu'il y a de différent dans l'efficacité de la parole proclamée et dans celle des sacrements<sup>6</sup>. Quant à « cette vérité traditionnelle en ecclésiologie et en théologie sacramentaire :

4. O CASEL, *Le mystère du culte, richesse du mystère du Christ*, Paris, Ed. du Cerf (« Lex Orandi » 38), 1964, pp. 262-263.

5. *Mysteriengegenwart*, dans *Jahrbuch für Liturgiewissenschaft*, VIII (1928), pp. 208-211.

6. V. WARNACH, *Wort und Sakrament im Aufbau der christlichen Existenz*, dans *Liturgie und Mönchtum*, XX (1957), pp. 68-90.

*l'eucharistie fait l'Eglise*<sup>7</sup> », elle a été mise en lumière par des travaux récents, spécialement ceux du P. de Lubac<sup>8</sup>. Il suffira ici de citer quelques formules excellentes du P. K. Rahner :

Son état statique et sa continuité historique n'excluent pas que l'Eglise, toute permanente et stable qu'elle soit, doive redevenir sans cesse « événement », s'actualiser en des moments et en des endroits donnés. Elle doit faire en sorte que tout son être soit orienté en fonction de ces « actualisations ». Elle le sera surtout en tant que communion des saints et vraie société. Evidemment, l'Eglise est aussi là où un seul mandataire de plein pouvoir, investi d'une fonction ecclésiastique de la part du Christ, agit en elle et sur elle. Mais l'actualisation et la « visibilité » de l'Eglise seront d'autant plus grandes que les autres membres de l'Eglise auront une part active de collaboration. Son actualisation suprême, l'Eglise la trouve constamment dans la présence terrestre, continuée parmi nous, du Verbe incarné. La célébration de l'eucharistie est l'événement qui actualise le plus intensément l'Eglise... Or, le sacrifice eucharistique, en tant qu'acte sacramentel et cultuel, est nécessairement localisé... L'Eglise, tout en étant de nature universelle et destinée à tous les hommes, est, en raison de son être le plus intime, assignée à une concrétisation locale. Ainsi l'eucharistie, en tant qu'événement local, ne s'accomplit pas seulement dans l'Eglise; l'Eglise elle-même devient vraiment, dans le sens le plus intense du terme, « événement » dans la célébration locale de l'eucharistie. D'où, en fin de compte, la communauté locale est appelée dans l'Écriture : « *Ecclesia* », nom que possède aussi l'ensemble des croyants dispersés par le monde entier. Il n'est pas seulement vrai de dire : l'eucharistie existe parce qu'il y a Eglise, mais aussi, si on l'interprète correctement, l'Eglise existe parce qu'il y a eucharistie<sup>9</sup>.

7. Cette formule est empruntée aux premières lignes du livre (dont elle fournit le thème) du P. J.-M. R. TILLARD, *L'Eucharistie, Pâque de l'Eglise*, Paris (« Unam Sanctam » 44), 1964, p. 7.

8. Voir en particulier J. HAMER, *L'Eglise est une communion*, Paris (« Unam Sanctam » 40), 1962, pp. 220-226. Mais déjà, dans le long et beau ch. iv, intitulé *Le cœur de l'Eglise, de ses Méditations sur l'Eglise* (3<sup>e</sup> éd., Paris 1953, pp. 107-137), le P. de LUBAC avait repris le résultat de ses travaux antérieurs (surtout *Corpus mysticum*, 2<sup>e</sup> éd., Paris 1949) et les avait prolongés.

9. *Stimmen der Zeit*, 1958, pp. 321-336, cité ici en résumé ou traduction d'après *Irenikon*, XXXI (1958), pp. 102-103.

Certes, il n'est point facile de définir la façon dont la communauté locale actualise ainsi la communion universelle, car il s'agit là d'un mystère, et d'une expérience, beaucoup plus que d'une notion. Du moins peut-on tenter de cerner ce mystère selon des approches diverses. Il suffira ici d'en indiquer deux, sommairement, l'une étant demandée à des textes traditionnels, l'autre à une réflexion de type phénoménologique, ainsi que parlent nos contemporains.



Tout d'abord, la littérature chrétienne de tous les temps, depuis l'antiquité, offre bien des exemples de cette coexistence, pour ainsi dire, de la communauté locale et de la communion universelle. Pour commencer par la grande prière eucharistique du rite latin, ce même canon de la messe où il est question de l'assemblée locale — *nos et plebs tua sancta...*, *circumstantes* — parle aussi à Dieu de l'Eglise universelle : *pro ecclesia tua sancta catholica*; il fait mention du pape, de l'évêque, de tous les évêques (puisque tel est le sens de la formule : *et omnibus orthodoxis atque apostolicae fidei cultoribus*<sup>10</sup>) et de l'Eglise catholique répandue dans le monde entier — *ecclesia sancta tua catholica... toto orbe terrarum..., cunctae familiae tuae* —, des témoins de l'Eglise avant l'Alliance nouvelle — Abel, Abraham, Melchisédech —, des Anges et des Saints de l'Eglise triomphante. Le mot *ecclesia*, qui revient en ces formules et en bien d'autres, est lui-même susceptible d'évoquer, tour à tour ou ensemble, l'assemblée locale, la synaxe, la *congregatio*, et toute l'Eglise universelle. Déjà ses équivalents en hébreu signifiaient tantôt le peuple entier de Dieu, tantôt la convocation en un lieu, en une synagogue ou au Temple, d'une

10. Telle est la conclusion de la démonstration donnée par D. B. CAPPELLE, *Et omnibus orthodoxis atque apostolicae fidei cultoribus*, dans *Travaux liturgiques*, II, Louvain 1962, pp. 258-268, qui propose de traduire : « et tous les (évêques) orthodoxes et ayant sollicitude de la foi catholique et apostolique » (p. 268).

portion de ce peuple<sup>11</sup>. Ainsi, dans le Nouveau Testament, signifie-t-il parfois *une église* et parfois *l'Eglise*. Dans bien des textes liturgiques, lorsque *ecclesia* désigne l'église locale, celle-ci est considérée en relation avec l'Eglise universelle; et quand *ecclesia* veut dire l'Eglise universelle, l'Eglise locale en est la manifestation et le support. L'Eglise universelle elle-même n'est pas seulement telle dans l'espace en vertu d'une universalité géographique, s'étendant sur toute la surface du globe; elle l'est aussi dans l'histoire et le temps, et par-delà le temps, puisqu'elle inclut tous les fidèles ayant vécu dans tous les siècles passés, et les anges et les saints qui voient déjà Dieu dans l'éternité.

On comprend qu'un Ignace d'Antioche et tant d'autres, depuis, aient montré dans l'eucharistie un signe d'unité non seulement entre les fidèles qui y sont présents, mais aussi entre les églises dispersées. On comprend que l'Anaphore de saint Jacques, dès avant le 5<sup>e</sup> siècle, ait ajouté, à la mention de ceux qui sont, sur place, participants du corps et du sang du Seigneur, de la sanctification de leurs âmes et de leurs corps, et de leurs bonnes œuvres, celle de l'Eglise universelle : *in confirmationem sanctae tuae catholicae et apostolicae ecclesiae*<sup>12</sup>. Plus tard, Cabasilas écrira que le sens du *Trisagion* (la triple acclamation du *Sanctus*), durant l'eucharistie, a pour but de rappeler « d'une part, la concordance de l'Ancien Testament avec le Nouveau; d'autre part que les anges et les hommes sont devenus une seule Eglise, un chœur unique, par la manifestation du Christ qui est à la fois du ciel et de la terre<sup>13</sup> ».

\*  
\*\*

On pourrait multiplier de tels témoignages. Mais

11. Voir les textes cités par A.-G. MARTIMORT, *Précisions sur l'assemblée*, dans LMD 60 (1959), pp. 17-20. Cf. aussi HAMER, *op. cit.*, pp. 35-42; ce dernier auteur, pp. 173-192, a aussi donné des précisions théologiques sur deux expressions qui sont fréquemment employées dans le présent exposé : la « communauté » ou assemblée locale, et la « communion ».

12. Ed. B. Ch. MERCIER, *La liturgie de S. Jacques*, dans *Patrologia orientalis*, 26 (1944), p. 207; sur la date, *ibid.*, pp. 122-125.

13. *Explication de la divine liturgie*, trad. S. SALAVILLE, Paris (« Sources chrétiennes » 20), 1943, p. 128.

venons-en à l'autre manière d'approcher le mystère dont ils parlent. Elle devrait elle-même prendre appui sur le langage de ces textes; car il est question du « nous », et non du « moi ». En liturgie, plus qu'ailleurs, le moi est haïssable. Mais une phénoménologie du « nous » liturgique révélerait la mystérieuse richesse des expressions qu'il utilise. Elle nous ferait d'abord prendre conscience d'une communauté locale structurée, comportant le prêtre célébrant, les ministres et l'assemblée. Le célébrant salue l'assemblée au pluriel : *Dominus vobiscum*, et celle-ci lui répond au singulier : *Et cum spiritu tuo*. Mais tous s'unissent pour prier ensemble : *Oremus*. Comme ce « nous » liturgique dépasse le « je » individuel, il dépasse aussi un « nous » qui serait restreint à une caste, à une fraction (« notre » paroisse, « notre » communauté), pour nous inviter à penser à une réalité transcendante : l'Eglise convoquée par Dieu, l'Eglise *de* Dieu, universelle comme lui, comme le salut accompli par le Christ, comme le genre humain, répandu sur toute la terre, qui est appelé à cette rédemption<sup>14</sup>.

Si la tradition et le langage de l'Eglise affirment ainsi que toute communauté locale réalise la communion universelle, on entrevoit qu'une partie de l'effort pastoral pourrait consister à attirer l'attention des fidèles sur ces textes et sur ces manières de s'exprimer, afin de les aider à percevoir, en ces dialogues dont ils sont les témoins et les acteurs, les mystères dont ils vivent.

## II

### LA COMMUNAUTÉ SIGNIFIE LA COMMUNION

L'Eglise est une communion de communautés. Mais si la communauté rend présente la communion, il faut aussi qu'elle la représente. Cette exigence est conforme à la nature de la liturgie. La Constitution de Vatican II

14. Sur le « nous » employé, « non plus sous la forme d'un simple pluriel du « Je », mais d'une donnée foncière comme un tout presque indivisible », cf. E. MINKOWSKI, *Petite grammaire phénoménologique*, dans *Revue philosophique de Louvain*, LXII (1964), pp. 265-266.

rappelle, en effet, ce principe, dès son début : « La liturgie, surtout dans l'eucharistie... contribue au plus haut point à ce que les fidèles, par leur vie, *expriment* et *manifestent* aux autres le mystère du Christ et la nature authentique de la véritable Eglise... Elle *montre* l'Eglise à ceux qui sont dehors comme un signal levé devant les nations, sous lequel les enfants de Dieu dispersés se rassemblent dans l'unité<sup>15</sup>. » Plus loin, ce but est assigné à la restauration de la liturgie : « organiser les textes et les rites de telle façon qu'ils *expriment* avec plus de clarté les réalités saintes qu'ils signifient (*sancta quae significant clarius exprimant*)<sup>16</sup> ». On ne pouvait insister davantage; il ne s'agit pas seulement d'être signe, d'avoir une signification, il faut aussi manifester extérieurement cette signification, et ce principe est appliqué à la nature de l'Eglise, qui est d'être une communion, et à la première manifestation de cette communion, qui est l'unité.

En effet, le spirituel rendu présent parmi des hommes, réalisé en eux, est nécessairement communautaire; conformément à la nature de Dieu, qui est Trinité de personnes, et qui est créateur, sauveur de tout le genre humain, et à la nature de l'homme, être personnel, donc ouvert à la communion des personnes, il est social. L'universel doit être signifié, il doit être communiqué et exprimé par des réalités communes; il ne peut être simplement la juxtaposition de présences individuelles. Cette nécessité des signes résulte non seulement de la nature de l'homme, qui est un être-en-société, mais de la nature des sacrements et des rites sacrés, qui sont moyens de communion par des signes, en des signes. Il faut donc, pour représenter cet élément d'universalité, trouver la juste mesure de signes expressifs qui respectent le caractère spirituel de la communauté locale, le fait qu'elle est constituée de personnes libres dont chacune a en présence de Dieu une attitude unique, et qui l'intensifient encore en manifestant le lien de cette communauté avec le contenu universel du mystère célébré par elle et en elle.

15. Art. 2, *éd. citée*, pp. 34-37.

16. Art. 21, pp. 58-59.

Ainsi, deux conditions doivent être réalisées : une part d'expressivité qui soit commune à plusieurs, à beaucoup, voire à toutes les communautés locales; et une part de liberté laissée aux groupes de communautés ou même à chaque communauté pour adapter cette exigence d'expression de l'universel aux possibilités particulières de la communauté locale. D'où le problème qui se pose à la pastorale : qu'est-ce qui, dans la liturgie, telle qu'elle est et telle qu'elle sera, représente la communion ? Il ne s'agit pas d'évoquer des rites passés dont rien ne dit qu'ils seront restaurés, comme ce *fermentum* que chaque prêtre, célébrant dans son propre titre, à Rome, recevait de la messe du pape, pour exprimer sa communion avec lui<sup>17</sup>, ou cette liturgie itinérante qu'à l'époque mérovingienne l'évêque et le clergé d'une ville célébraient tour à tour dans différents sanctuaires de la cité<sup>18</sup>. Il nous faut partir de la liturgie de notre temps, tout en l'éclairant à la lumière de la tradition; car la liturgie garde, et elle conservera, l'essentiel de cette tradition, mais c'est la tradition qui aidera à en saisir le sens, la signification. L'effort pastoral devra donc, dans la formation des fidèles à l'esprit de la liturgie, exploiter et expliciter au maximum les signes qui, en chaque célébration locale, expriment la communion universelle. Entre toutes les communautés, il y aura variété, parce qu'il y aura adaptation; mais entre toutes et en chacune d'elles, il faudra aider les fidèles à trouver ou à retrouver l'unité à son vrai niveau, par-delà des différences qui seront secondaires et par-delà une uniformité qui pourrait n'être que superficielle.

\*  
\*\*

Quelles seront donc ces réalités qui signifieront la communion ? On peut en distinguer deux sortes : d'abord celles qui confèrent à la liturgie, pour ainsi dire, son

17. Cf. J.-A. JUNGSMANN, *Fermentum. Ein Symbol kirchlichen Einheit und sein Nachbar im Mittelalter*, dans *Colligere fragmenta. Festschrift Alban Dold*, Beuron 1952, pp. 185-190.

18. Cf. Dom P. SALMON, *L'office divin*, Paris (« Lex orandi » 27) 1959, p. 80.

unité de base : ce sont les éléments communs aux célébrations des diverses communautés; en second lieu, les données qui, même dans la façon dont chaque célébration est accomplie, manifestent son lien avec l'universel.

Les éléments de base, qui ne peuvent varier, sont ceux qui viennent de la Bible et de la Tradition antique et continue de l'Eglise. Comme l'a rappelé Dom Botte récemment, « la Bible a été le premier livre liturgique. Elle a fourni les textes qui servaient de base à l'instruction et les chants qui exprimaient la piété des chrétiens. C'est elle aussi qui a inspiré les prières liturgiques. C'est son symbolisme qui a servi à expliquer les rites, c'est son langage qui a formé les diverses langues des chrétiens... Il n'y a aucune liturgie qui soit compréhensible à qui n'est pas initié à l'Écriture, et il est vain de vouloir imaginer une liturgie adaptée à un peuple ou à un milieu qui n'en connaîtrait rien : ce ne serait plus une liturgie chrétienne... La première adaptation nécessaire est celle du peuple à la Bible... Il faut à la fois que la liturgie soit nourrie de l'Écriture et qu'elle en facilite l'accès au peuple. C'est dire que la liturgie est solidaire de la catéchèse. Les anciennes liturgies se sont organisées sur la base d'une catéchèse biblique...<sup>19</sup> ». On le voit, tout ce que l'effort pastoral fera pour donner aux fidèles de chaque communauté une formation, une mentalité, une culture biblique, leur montrera comment ils communient nécessairement en ce qui est commun à toutes les communautés : la parole de Dieu.

Sur ce fondement biblique universel se sont élevées les grandes structures liturgiques, celles de l'eucharistie, des sacrements, de l'année liturgique. C'est pourquoi l'on ne pourrait plus séparer ces données bibliques de certains éléments traditionnels qui sont devenus essentiels, qu'il importe de respecter, dont il faut montrer combien ils sont symboles d'unité, d'universalité. Ainsi, la célébration de l'eucharistie telle qu'elle est présentée succinctement par saint Justin au milieu du 2<sup>e</sup> siècle, est déjà

19. *Le problème de l'adaptation en liturgie*, dans *Revue du clergé africain*, juillet 1963, cité dans *La Maison-Dieu* 78 (1964), pp. 179-180.

la liturgie de base de la messe; on doit apprendre à la reconnaître à travers tous les accroissements que les siècles y ont apportés. De même, pour le baptême, les rites fondamentaux de la renonciation à Satan, de la profession de foi, de l'immersion, se retrouvent dans tous les rites depuis l'antiquité : sachons montrer qu'un chrétien devient tel, comme tous les chrétiens le sont devenus et le deviennent à travers le monde. De même encore les grandes dates et les grands rythmes de l'année liturgique (Pâques, Pentecôte, Carême, Noël, Epiphanie) sont des temps où tous les fidèles de l'univers sont unanimes dans les mêmes souvenirs, les mêmes pensées, les mêmes désirs, les mêmes grâces et actions de grâce : il peut être bon de le rappeler en chaque endroit où cela se réalise. Enfin, il est souhaitable que certaines acclamations fondamentales (Amen, Alleluia, Hosanna), qui ont été reçues de la liturgie de Jérusalem et qui ont traversé les siècles et les espaces, soient maintenues : elles rendent sensible le lien qui unit toutes nos célébrations locales avec la liturgie primitive et universelle. On comprend également que la Constitution conciliaire, tout en élargissant l'usage de la langue des divers pays, souhaite pourtant que les fidèles, du moins en Occident, ne perdent point tout contact avec le latin, qui peut être, dans des rassemblements internationaux, une expression limitée mais réelle de l'unité. Il sera bon, au moins dans certains groupes de pays d'Occident, qu'on cherche les moyens d'inculquer aux chrétiens ce minimum qui leur rendra possible, en certains cas, de prier d'une voix unanime avec leurs frères d'autres langues. Or c'est au plan de chaque communauté locale que cette éducation à l'universel doit se faire.

A l'intérieur de cette exigence d'unité sera légitime la variété qui permettra d'adapter chaque célébration à la communauté locale où elle s'accomplit. Comme l'affirmait déjà saint Augustin dans sa lettre à Januarius à propos du jeudi saint; l'important est que les chrétiens commémorent la Cène ce jour-là; mais il est accessoire, ajoutait-il, qu'ils le fassent le matin, ou à la fin du jeûne, c'est-à-dire après None, ou après le repas du soir, si des circonstances ou des préférences font pencher pour telle

ou telle heure<sup>20</sup>. De même, on pourrait concevoir qu'à Lourdes, par exemple, quand les groupes de pèlerins se seraient réunis par communautés linguistiques, pour une liturgie de la parole, ils se retrouvent ensuite à la basilique Saint-Pie X pour l'Offertoire et le rite de l'eucharistie, ou bien qu'en certains cas, ainsi qu'on le fait encore à la messe papale, soit admis un certain multilinguisme, les psaumes se succédant, au cours de la liturgie de la parole elle-même, en diverses langues<sup>21</sup>. Il y a là, de vastes possibilités. En particulier, le fait même que le caractère d'action liturgique véritable soit de plus en plus reconnu aux célébrations de la parole<sup>22</sup> ouvre de larges horizons à la diversité. Les éléments unifiants resteront la Bible, qui fournira la matière commune de ces célébrations variées, et, d'autre part, l'acceptation loyale de normes communes établies par l'autorité.

*Le rattachement de chaque communauté locale à la hiérarchie de toute l'Eglise, c'est-à-dire au pape et au collège des évêques, donnera son sens à l'obéissance qu'on devra aux prescriptions universelles ou régionales, et il faudra savoir le montrer aux fidèles. Car cette soumission aura aussi valeur de témoignage, sera moyen d'évangélisation à l'égard de ceux du dehors : l'anarchie liturgique les scandaliserait et les éloignerait d'une Eglise qui donnerait le spectacle d'un morcellement. Or il semble qu'il y ait là un péril aujourd'hui, en cette période de transition et d'élaboration où toutes les tentatives individuelles ne sont point permises. Pour les funérailles, par exemple, que les rites soient adaptés à une communauté concrète, que l'on fasse varier les lectures selon le genre d'assemblée qui sera présente, que l'on choisisse des chants divers selon les cas, que l'on modifie les monitions à chaque fois ou souvent, tout cela*

20. *Epist.*, 54, 6-9, CSEL 34, pp. 165-169.

21. L'antiquité a offert des exemples de ce plurilinguisme : ETHÉRIE, *Journal de voyage*, c. 47, éd. H. PÉTRÉ, dans *Sources chrétiennes* 21, Paris, 1948, pp. 260-263, atteste que certaines parties de la liturgie de Jérusalem avaient lieu « en diverses langues », avec commentaires en grec, syriaque et latin; et l'éditeur, *ibid.*, p. 262, n. 1, ajoute : « Saint Jérôme rapporte qu'aux funérailles de sainte Paule, on chantait les Psaumes en grec, en latin et en syriaque », *Epist.*, 108, 29.

22. Cf. *Const. De Sacra Liturgia*, n. 35, 4, éd. citée, pp. 68-69.

est juste et nécessaire; mais que chacun décide d'éliminer telles prescriptions du rituel, ou de proscrire les ornements noirs, ou d'écarter toute allusion à la nécessité de prier pour le défunt, à sa condition pécheresse et au jugement de Dieu, voilà qui étonnera le fidèle venu d'une paroisse voisine et qui se demandera s'il y a deux catholicismes. Au contraire, un moyen de manifester et de renforcer la communion universelle, de faire grandir chez les chrétiens leur foi et leur confiance dans la communion des saints, consiste à les rendre attentifs au fait qu'ils marchent ensemble, sous la conduite et la vigilance de leurs chefs, qui sont leurs pasteurs, qui ont reçu de Dieu autorité pour les guider vers lui.

Un autre moyen est d'entrer dans l'esprit de la Constitution conciliaire *en donnant préférence aux célébrations communautaires plutôt qu'aux célébrations individuelles et quasi privées*<sup>23</sup>. A cela aussi, il faudra former les fidèles, surtout ceux d'entre eux qui ne sont pas encore habitués à cette conception de la prière liturgique; elle leur semble une innovation, alors qu'elle est un retour à la tradition. Encore n'est-il pas suffisant d'être ensemble : une foule n'est pas une communauté. Si l'assemblée liturgique n'est point privée, elle n'est pas davantage publique au sens où ce mot dirait qu'elle est ouverte à tous, qu'elle peut être nombreuse, voire massive, mais passive, muette, inorganique. Non, une communauté, comme un organisme vivant, doit être active et structurée. Sauf dans les cas de vaste concours de peuple, de grands rassemblements comme congrès ou pèlerinages, les communautés locales sont, normalement, restreintes. Et il en fut ainsi dès l'origine, et la célébration la plus universelle fut également la plus « locale ». L'eucharistie « avait été instituée, non dans un lieu de culte accessible au grand public, mais dans la salle à manger d'une maison privée, dans une atmosphère de clandestinité, parmi des disciples que le Maître avait passé trois années à former<sup>24</sup> ». Et la théologie de la Cène

23. Const. *De Sacra Liturgia*, n. 27, éd. citée, pp. 62-63.

24. H. CHIRAT, *L'assemblée chrétienne à l'âge apostolique*, Paris (« Lex orandi » 10) 1949, p. 189.

du Seigneur que saint Paul nous a proposée dans sa première épître aux Corinthiens est fondée sur cette conviction que ce repas sacré est à la fois moyen de participer au sacrifice du Christ et de réaliser le mystère de la charité entre tous les participants<sup>25</sup> : ils ne communient à l'œuvre totale du salut du monde et à la charité universelle du Christ que par le lien de la concorde et de l'amour entre eux.

Or cette eucharistie locale — et il en va de même de toute autre célébration — *doit signifier la communion, dans l'ordre et dans la variété, de par la structure même de l'assemblée qui la célèbre* : il y a non seulement diversité, mais *hiérarchie et organisation*. Les participants ont des âges, des métiers, des besoins spirituels, des engagements temporels qui ne sont pas les mêmes; de plus, il y a parmi eux des baptisés, des clercs, des ministres sacrés. Mais ils sont tous réunis pour le même sacrifice et la même action de grâce, l'accomplissement de rites identiques. Aussi, dans la conduite des célébrations, importe-t-il que l'on attire l'attention sur les éléments essentiels, constitutifs, qui expriment cette unité. La communion de tous à la même parole de Dieu dans l'Écriture sainte a déjà été signalée; elle trouve sa réalisation non seulement dans les lectures et dans les cantiques bibliques, mais dans la catéchèse qui s'inspire de la Bible, dans l'homélie qui la commente; ainsi la foi commune est puisée à la même source, alimentée par les mêmes textes, et le contenu de ces textes est actualisé par la grâce des mêmes sacrements : la parole de Dieu, universelle et éternelle, devient actuelle et active en chaque célébration locale. Le lien avec la hiérarchie, signe et garantie de l'unité, a été mentionné aussi. La Constitution conciliaire insiste sur cette union dans laquelle tous les fidèles doivent se sentir avec leur évêque, représenté auprès d'eux par le pasteur qu'il leur a délégué<sup>26</sup>. La paroisse, sans préjudices pour d'autres groupements répondant à d'autres structures sociales humaines, « représente, d'une certaine manière, l'Église visible établie

25. I Cor. 11, 17-34.

26. Const. *De Sacra Liturgia*, n. 41, éd. citée, pp. 74-75.

dans l'univers<sup>27</sup> ». Les différentes communautés — déterminées par des milieux, des quartiers, des activités ou d'autres spécialisations — sont toutes rattachées au chef du diocèse par le ministre que celui-ci leur a assigné. Pour cultiver chez les fidèles ce sens de l'unité, pour ainsi dire verticale, avec le chef et les chefs de l'Eglise, qui doit exister entre toutes les communautés locales, en quelque sorte au plan horizontal, il sera bon de parler de l'évêque et de tout le diocèse, de faire prier pour eux, de rappeler la signification que peut avoir pour tous la fête de la dédicace de la cathédrale, dont la liturgie chante à la fois l'édifice local, le Temple de Jérusalem, le chrétien en état de grâce, l'Eglise universelle et la cité céleste. La seule évocation de cette polyvalence, à propos d'un exemple, illustre la richesse des thèmes bibliques et liturgiques dont on peut prendre occasion pour former les fidèles de chaque endroit au mystère de la communion.

L'un des moyens privilégiés de cette pédagogie doit être l'exercice de la prière elle-même. Le *Pater*, de nouveau proclamé pas tous à haute voix, doit aussi revêtir cette haute signification de réunir toutes les intentions possibles en une même supplication qui nous vient du Seigneur, et dont le début même souligne l'universalité : « Nous ne disons pas, écrivait saint Cyprien, ' Mon Père qui es dans les cieux... ' ni ' Donnez-moi mon pain aujourd'hui... ' Notre prière est publique et commune, et quand nous prions, ce n'est pas pour un seul, mais pour tout le peuple, car étant tout un peuple, nous sommes un (*quia totus populus unum sumus...*)<sup>28</sup>. » Apprenons aux fidèles à prier au pluriel, comme l'Eglise a appris du Seigneur à le faire; enseignons-leur à s'effacer avec humilité devant la supplication commune, à se mettre à l'unisson sans résistance, à savoir renoncer à un certain individualisme de la piété pour se situer à un niveau commun, même s'il paraît à certains moins élevé. Habitons-les à chanter, à proclamer Dieu « d'une seule voix », comme le demandait saint Paul<sup>29</sup>, « d'une seule bouche » comme le

27. *Ibid.*, n. 42.

28. *De dominica oratione*, 8, CSEL 3, p. 271.

29. *Rom.* 15, 6.

désirait saint Clément<sup>30</sup>. « Que chacun de vous, écrivait saint Ignace d'Antioche, vous deveniez un chœur, afin que dans l'harmonie de votre accord, prenant le ton de Dieu dans l'unité, vous chantiez d'une seule voix par Jésus-Christ un hymne au Père<sup>31</sup>. »

A ces appels venus des origines chrétiennes fait écho la Constitution liturgique de Vatican II, lorsqu'elle restaure la prière commune des fidèles avant l'offertoire de la messe, « afin qu'avec la participation du peuple on fasse des supplications pour la Sainte Eglise... et pour tous les hommes et le salut du monde entier<sup>32</sup> ». Déjà saint Polycarpe avait montré la valeur non seulement efficace, mais expressive de cette prière commune : « Priez pour tous les saints... et pour les ennemis de la croix. Ainsi le fruit que vous portez sera visible à tous<sup>33</sup>. » Or cette prière solennelle doit être à la fois de caractère universel et de caractère local : telle ou telle invocation doit pouvoir être adaptée à la communauté particulière dans laquelle et au nom de laquelle elle est formulée. C'est le moment tout indiqué de penser aux absents, à tous ceux qui ne doivent pas avoir l'impression qu'on les a oubliés : ce ne sont pas seulement les malades, les voyageurs, les prisonniers — car eux-mêmes, parfois, peuvent avoir des célébrations —, mais tous ceux qui sont empêchés d'être là par leur devoir d'état ou par une incapacité physique ou morale quelconque. Ceux qui sont là les représentent, eux et tous leurs frères humains : *Offerunt pro se et pro universa fraternitate*, disait une prière mozarabe<sup>34</sup>. C'est le moment aussi de faire appel chez les fidèles au sens de leur solidarité avec les églises persécutées, avec tous ceux qui souffrent de la faim dans

30. *Épître aux Corinthiens*, 34, 7, éd. H. HEMMER, Paris 1926, pp. 72-73.

31. *Lettre aux Ephésiens*, IV, 1-2, éd. et trad. Th. CAMELOT, *Ignace d'Antioche-Polycarpe de Smyrne*, Paris (« Sources chrétiennes » 10) 1958, p. 73.

32. Art. 53, éd. citée, pp. 86-87.

33. *Lettre aux Philippiens*, 12, éd. Th. CAMELOT, *Ignace d'Antioche-Polycarpe de Smyrne*, Paris (« Sources chrétiennes » 10 bis) 1958, p. 221.

34. Cité par D.-G. PINELL, *La diversité des assemblées*, dans *La Maison-Dieu* 61 (1960), p. 160.

le monde, avec tous ceux qui, dans tout l'univers, ont besoin de Dieu et des moyens d'aller à lui.

Alors le sacrement de la communion par excellence, la réception du Corps de Jésus-Christ, sera vraiment, pour les participants à la célébration locale, le signe et la réalisation de leur communion universelle; rappelons-nous cette prière de la *Didachè*, l'*Instruction des apôtres* : « De même que ce pain rompu, d'abord semé sur les montagnes, une fois recueilli est devenu un tout, qu'ainsi ton Eglise soit rassemblée des extrémités de la terre dans ton royaume<sup>35</sup>! » Il en sera de même de tous les sacrements reçus par un membre de la communauté en présence des autres ou aidé de leur prière : le baptême, la confirmation, l'onction des malades, le mariage, l'ordination d'un paroissien, même s'il est éloigné, peuvent devenir des faits communautaires, des événements de famille et des affaires d'Eglise, des symboles de l'union du Christ et de l'Eglise, réalisée selon la vocation et la grâce de chacun. La profession d'une religieuse originaire de la paroisse n'a pas de retentissement seulement dans sa clôture. « Les vierges consacrées, disait saint Augustin, participent aux noces de l'Eglise entière, *pertinent ad nuptias cum tota Ecclesia*<sup>36</sup>. » Les aumônes et les pénitences du Carême ne sont plus une œuvre privée ou limitée au cadre qui en est le témoin : « La dévotion est plus efficace et plus sainte, déclarait saint Léon, quand toute l'Eglise n'a qu'un seul cœur et un seul sentiment pour pratiquer les œuvres de la piété...<sup>37</sup> Le jeûne que toute l'Eglise embrasse ne laisse personne étranger au bienfait de la purification générale...<sup>38</sup> » Cette éducation au sens catholique de chacun des événements de la vie chrétienne, de sa relation avec la vie de l'Eglise universelle, offre à notre travail pastoral un vaste champ d'efforts.

35. 9, 4, trad. J.-P. AUDET, *La Didachè. Introduction des Apôtres*, Paris 1958, p. 235. Même si ce texte ne vise pas directement l'Eucharistie, il n'est pas sans relation avec elle.

36. « *Illae quae virginitatem Deo vovent, ... ipsae pertinent ad nuptias cum tota Ecclesia, in quibus nuptiis sponsus est Christus* », *In Ioann.*, 9, 2, *Corp. Christ.*, 36, p. 91.

37. *Sermons pour le jeûne du VII<sup>e</sup> mois*, 4, 2, PL 54, 445 A.

38. *Ibid.*, 3, 2, p. 441 C.

De plus, les engagements de charité pratique et immédiate qui incombent aux membres d'une communauté locale, doivent devenir, par leur lien avec la liturgie, par l'intention qui les inclut dans la prière commune, signes et moyens de communion universelle. A ce prix, les « services », les humbles tâches de la coopération paroissiale et inter-paroissiale, deviennent grandes. Saint Jean Chrysostome le déclarait déjà : « Ne rejetez pas tous les soucis sur les prêtres, mais que, pour votre part aussi, vous vous inquiétiez de l'Eglise tout entière, comme de votre corps commun<sup>39</sup>. » Les collectes organisées par saint Paul, en Galatie, en Achaïe, en Macédoine, au profit des pauvres de l'Eglise de Jérusalem, étaient en relation avec la synaxe eucharistique<sup>40</sup>. Plus tard, l'évêque de Corinthe, Denis, félicitait le pape Soter et les chrétiens de l'Eglise romaine d'avoir « depuis le commencement » gardé la tradition « de faire en diverses manières du bien à tous les frères et d'envoyer des secours dans chaque ville à de nombreuses églises<sup>41</sup> ». Et quand un évêque ou un prêtre exilé ou de passage arrivait dans une communauté, on l'accueillait avec honneur, on l'invitait à célébrer ou à prêcher<sup>42</sup>. Que de formes de charité n'offre pas notre temps, envers des frères d'autres communautés ! Fussent-ils des touristes arrêtés au hasard dans une église de leur itinéraire, ils doivent s'y sentir dans une communion qui déborde leur communauté locale habituelle, et l'on doit se réjouir de voir ainsi la communion inter-paroissiale rendue plus manifeste.

Ceci pourrait conférer un sens très élevé à ces « transferts inter-paroissiaux » dont les statistiques de la sociologie religieuse révèlent qu'ils ont lieu chaque dimanche en une proportion bien supérieure à ce que les appa-

39. *In 2 Cor., Homil.* 18, 3, PG 61, 527.

40. D'après CHIRAT, *op. cit.*, pp. 240-241.

41. EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Hist. ecclés.*, IV, 23, 10, éd. et trad. G. BARDY, Paris (« Sources chrétiennes » 31) 1952, pp. 204-205.

42. Cf. *Constitutiones apostolorum*, II, 58, éd. F. X. FUNK, *Didascalia et Constitutiones apostolorum*, I, Paderborn, 1905, pp. 166-171. Autres textes cités dans CHIRAT, *op. cit.*, pp. 235-237. Sur la tradition selon laquelle le pape Anicet aurait offert à saint Polycarpe de célébrer à sa place dans la communauté romaine, cf. P. NAUTIN, *Lettres des écrivains chrétiens des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> siècles*, Paris 1961, pp. 81-83.

rences permettaient de croire : si ces « émigrants » qui, pour des raisons diverses, assistent à la messe en dehors de leur paroisse ou de leur ville, sont, en certains endroits de France, par exemple, de l'ordre de 35 %, c'est parce qu'ils savent que la réalité opérée par l'eucharistie est identique partout<sup>43</sup> : de ce point de vue, ils rendent témoignage à la communion universelle. Mais il est bon qu'ils sentent que cette communion existe, non seulement entre des fidèles individuels, mais entre des communautés dont chacune a sa physionomie propre tout en restant ouverte à toutes les autres par la charité, en particulier, par un intérêt actif porté à ces hôtes de passage, à ces frères de partout. Et ne serait-il pas beau que le pasteur d'une autre paroisse, voisine ou éloignée, vînt parfois, dans la mesure du possible, célébrer ou concélébrer dans une communauté locale, pour rappeler à celle-ci son union avec toutes les autres ? On aime inviter à prêcher, ou à quêter, un missionnaire dont la présence rappelle les besoins d'une chrétienté lointaine : sa présence atteint toute sa signification s'il célèbre l'eucharistie, et si l'on s'associe à lui et à son église, non seulement par l'aumône, mais par la prière. Les intentions qui débordent ainsi le cadre d'un groupe limité ne manquent pas aujourd'hui : Eglise du silence, lutte contre la misère dans le monde : que d'occasions, pour chaque communauté, d'aider toutes les autres, et, comme le disaient les Pères, de combattre avec elles<sup>44</sup>!

\*  
\*\*

Notre époque est sensible à ce besoin de communion, qui n'attend que d'être assumé par les réalités chrétiennes pour atteindre sa dimension totale. L'effort pastoral d'aujourd'hui doit prendre appui sur cette aspiration de

43. Sur ces résultats de la « recherche socio-ecclésiale » et les problèmes qu'ils posent à la pastorale, voir, par exemple, J. VERSCHEURE, G. DEPROST, C. TRAULLIE, *Aspects sociologiques de la pratique dominicale, diocèse de Lille*, Lille (Centre diocésain d'Etudes socio-religieuses), 1961, pp. 258-262 et 266.

44. Cf. saint CLÉMENT, *Epître aux Corinthiens*, II, 4, éd. et trad. H. HEMMER, Paris 1926, pp. 8-9 : « Vous luttiez jour et nuit pour le groupe entier des frères, afin que le nombre des élus de Dieu vînt à être sauvé. »

nos contemporains. Cette sortie de soi, cette ouverture à l'autre, sur lesquelles tant de penseurs ou d'hommes d'action insistent aujourd'hui, ne trouvent-elles pas leur épanouissement normal dans l'attitude chrétienne de communion à Dieu et aux autres ? Accepter l'autre, c'est l'humilité : consentir à Dieu tel qu'il s'est révélé et communiqué dans le mystère de Jésus-Christ, rejoindre en lui toutes les autres personnes. Avoir besoin de l'autre, attendre de lui quelque chose, c'est la pauvreté intérieure, condition de la réciprocité. Souhaiter l'autre, le vouloir, c'est toute la charité : l'aimer, l'admirer, s'unir à lui, le recevoir en soi ; autant de moyens de réaliser la communion, en Dieu, avec tous ceux que Dieu crée, aime et veut sauver. Cette attitude de communion totale s'ébauche sous nos yeux au rythme de la civilisation : au niveau des personnes, dont chacune participe de plus en plus à la vie du monde, et au niveau des groupes humains, entre lesquels s'instaure une solidarité croissante, qui tend, non sans illusions ni échecs, à s'étendre à tout l'univers. Tout ce profond mouvement de l'humanité reçoit son sens lorsqu'on le situe dans tout l'ensemble du dessein de Dieu, orienté vers la transformation progressive du monde par son salut en Jésus-Christ. L'Eglise est le sacrement de cette communion universelle ; chaque célébration liturgique est le sacrement de ce mystère d'unité qui est l'Eglise. Elle l'accomplit et elle le signifie dans cette communauté locale qui est ce que le P. K. Rahner a appelé « la cellule », le « lieu de rencontre des valeurs individuelles et communautaires », le « groupe restreint<sup>45</sup> » qui est en même temps le lieu spirituel et le milieu normal où se réalise et où s'exprime le mystère de la communion de tous avec tous dans le Christ, par la médiation du prochain immédiat.

\*  
\*\*

Enfin, il est un aspect de ce mystère qu'il a fallu constamment supposer, quelquefois mentionner, mais

45. *Mission et grâce*, I, 20<sup>e</sup> siècle, siècle de grâce ? Mame 1962, pp. 169-170.

qui mérite d'être rappelé explicitement : c'est l'aspect eschatologique. Depuis les origines du christianisme, et surtout en ses origines, les fidèles ont eu le sens que l'Eglise locale, assemblée pour le culte, est l'aboutissement de l'Ancien Testament et la préfiguration de la Jérusalem céleste. Elle est déjà réellement hors du temps et de l'espace, tout en étant réalisée en un lieu et en un moment, *hic et nunc*, et par des hommes limités en nombre. Mais parce qu'elle existe par le Christ, principe et fin de tout, sauveur de tous, elle participe à l'éternel et à l'universel. Non seulement elle est identique à elle-même à Ephèse ou à Corinthe, à Alexandrie ou à Rome, à Paris ou à Sidney, mais en tous les endroits du monde elle est unie à tous les saints déjà totalement pénétrés de la gloire du Christ, et à tous les pécheurs qui luttent contre le mal en eux avec la grâce même du Christ. Elle est ce qui peut et doit rassembler les hommes dispersés, voire partiellement séparés par une communion imparfaite avec l'Eglise catholique : *Ecclesiam adunare*, cette formule qui revient plusieurs fois dans le missel romain — dans les collectes et l'ordinaire de la messe — et qui a des sources et des parallèles en d'autres liturgies, évoque l'aspect œcuménique, si actuel, de l'inter-communion : l'unité des Eglises terrestres est le commencement de l'unité eschatologique de tous les chrétiens; elle anticipe dans le temps et péniblement cette communion définitive et éternelle<sup>46</sup>. La liturgie peut fournir l'occasion d'éveiller ou d'entretenir chez les fidèles de chaque communauté locale cette aspiration vers la réconciliation de tous les frères séparés, même si la manifestation de cette réunion est réservée par Dieu pour l'au-delà.

## CONCLUSION

### RISQUES ET ESPÉRANCES

La communion universelle n'est pas encore révélée dans la gloire. Elle est pour nous objet de foi. C'est

46. Cf. Dom J. GRIBOMONT, « *Ecclesiam adunare*. » *Un écho de l'eucharistie africaine et de la Didachè*, dans *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, XXVII (1960), p. 28.

pourquoi elle est difficile, et reste menacée. Le seul rappel des divisions qui ont eu lieu et qui persistent entre des communautés, et même ce qu'on appelle « des communions » chrétiennes, suffit à montrer que l'essor des communautés locales comporte un risque : celui des sectes, et, à cette occasion, celui des schismes dans la communion. Le danger ne doit être ni exagéré, ni méconnu. Il doit être prévu, pour être prévenu. Il n'est pas exclu qu'il revête une actualité nouvelle : toute redécouverte exige effort et lutte.

Le mouvement liturgique dont nous recueillons les fruits avait prôné une restauration de la célébration communautaire vécue dans l'Eglise visible, *hic et nunc*, unie par le sacrement. Et pendant une génération au moins, une tension s'est fait sentir entre la piété individuelle du type antérieur, et cette piété en Eglise : tension qui a fini par atteindre son équilibre. Aujourd'hui, le Concile, afin d'accroître encore la vitalité de ces églises *in actu*, encourage des adaptations aux conditions locales qui sont les leurs, et ceci les amène à s'apercevoir d'une autre tension possible : entre l'Eglise locale et l'Eglise universelle. Il y a là un des aspects de la prise de conscience de la collégialité, le célébrant représentant le Seigneur et les apôtres qu'il a envoyés, l'assemblée constituant son Corps, mais à titre d'image, et d'image nécessairement limitée, pour ainsi dire de microcosme. Or, de même qu'il ne doit pas y voir opposition entre piété individuelle et culte communautaire, il ne doit pas non plus y en avoir entre communauté locale et communion universelle, pourvu que cette synthèse soit située au niveau du mystère lui-même : une vue abstraite ou juridique de l'unité ne résoudrait que partiellement le problème<sup>47</sup>. Seul un contact avec la tradition de l'Eglise en

47. L'ecclésiologie orthodoxe peut aider à situer cette tension entre « local » et « universel », et à montrer comment le problème s'est posé dans l'histoire. Ce problème a été discuté par T. STROTMANN, dans *Irenikon* XXXIV (1961), p. 161; E. LANNE, *ibid.* XXXV (1962), pp. 188-190; N. AFANASSIEF, *ibid.* XXXVI (1963), pp. 452-454; la position de ce dernier théologien orthodoxe est résumée et discutée par HAMER, *op. cit.*, pp. 211-213. Sur la façon dont la tension, dont il est ici question, est ressentie dans certains milieux protestants, cf. *ibid.*, pp. 208-211 : *Eglise et communauté. La position congrégationnaliste.*

ses multiples formes aide à trouver l'équilibre en ce domaine.

Le mystère de la communion universelle est grand, dans le Christ et l'Eglise; mais les apparences sous lesquelles il se réalise parmi nous — celle de la communauté locale — sont restreintes, et parfois petites. Il revient à notre foi de les dépasser, à notre espérance de garder et de développer le sens catholique dans une perspective eschatologique, à notre charité de faire de notre dévouement à nos frères que nous voyons la preuve de notre amour pour tous ceux que nous ne voyons pas, qui sont dans le monde entier, dans tous les siècles passés et à venir, sur la terre, au purgatoire et au ciel. Que l'on ne puisse jamais reprendre à notre compte cette boutade : « Catholique, dans le sens où cela s'oppose à universel. » Fermée en elle-même, l'assemblée perdrait tout sens exaltant, elle ne serait plus qu'une caricature de la communauté chrétienne et de la communion universelle. Au moment même où le Concile encourage une plus grande diversité, l'effort pastoral doit faire croître, parmi les fidèles et entre les communautés, un mouvement, pour ainsi dire « centripète », qui compensera le danger de schisme dont l'histoire montre qu'il n'est pas illusoire. La soumission aux prescriptions de l'Eglise doit nous aider à nous tenir à égale distance de l'anarchie et de l'uniformité : notre époque paraît favorable à cette synthèse équilibrée, nous ne devons cesser d'en rendre grâce à Dieu.

Il a pu y avoir des temps où l'uniformité était considérée comme un signe privilégié de l'universalité. Il en sera ainsi de moins en moins, semble-t-il, dans l'avenir prochain. Ne reprochons pas à certains d'avoir, naguère encore, vu, par exemple, dans l'emploi généralisé du latin un signe d'unité : nous percevons la faiblesse de cet argument, dans la mesure où il était ou voulait être un argument. Mais s'il exprimait une conviction, une attitude psychologique animée par la foi, il nous faut le comprendre, quitte à le dépasser. Il a pu y avoir des époques où la diversité constituait, plus que maintenant, une occasion ou un signe de division. Aujourd'hui, de plus en plus, les différences peuvent devenir des

preuves d'unité, mais d'une unité supérieure ou — si l'on préfère — plus profonde, située au niveau, non des apparences extérieures, mais des réalités intérieures. Toute la réflexion chrétienne, tout le mouvement philosophique et théologique de notre temps sont orientés en ce sens, ainsi que l'organisation de l'Église et du monde. De plus en plus, les symboles de la communion universelle seront trouvés non dans des formes plus ou moins superficielles, mais dans les manifestations immédiates de l'essentiel, du mystère primordial de la charité de Dieu révélée dans son Fils Jésus-Christ et répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit. Notre paix, et Celui qui fait de deux réalités une seule, c'est le Christ. A la communauté locale et à la communion universelle, nous pouvons appliquer ces paroles de saint Ignace d'Antioche : « Une seule prière, une seule supplication, un seul esprit, une seule espérance dans la charité, dans la joie irréprochable; cela, c'est Jésus-Christ, à qui rien n'est préférable. Tous, accourez pour vous réunir comme en un seul temple de Dieu, comme autour d'un seul autel, en l'unique Jésus-Christ, qui est sorti du Père qui est un, et qui, en lui, était l'unique, et qui est retourné vers lui<sup>48</sup>. »

JEAN LECLERCQ, o.s.b.

48. *Lettre aux Ephésiens*, 5, 3, éd. CAMELOT, *loc. cit.*, p. 100.